


**INSOL-
VABLES!**



*Lettre d'espoir
au monde
que j'ai quitté*

Flammarion

Extrait de la publication

**INSOL-
VABLES !**

*Lettre d'espoir
au monde
que j'ai quitté*

Si je ne peux signer cette lettre de mon nom, comme certains d'entre vous me le reprocheront, c'est pour une raison simple : je l'ai perdu, comme tout ce qui faisait ma vie. Exilé à un bout du monde, loin des consommations de nos existences remboursables par petites mensualités, ruiné par

les banques, leurs organismes, les arnaqueurs de la grande distribution et le cannibalisme d'un système qui aiguise nos appétits pour mieux nous avaler, il ne me reste que ces mots, que nul ne pourra détourner.

J'avais choisi de garder le silence, de rester en douleur avec mes erreurs du passé, atterré de me retrouver là, sur les bords du Mékong, dans une misère que je ne pouvais imaginer. Mais en voyant ces enfants mourir, ces femmes agoniser au labeur, ces vieillards se saouler pour leurs quarante ans, j'ai compris que je ne pouvais plus me taire.

Le capitalisme anonyme, de partout, signe ses infamies : il tue des millions d'humains, il fait de la planète un vivier de clients sans joie, décortiqués par des truands cupides et des élus d'affaires. Si nous ne faisons rien, si nous nous taisons tous, honteux dans nos solitudes complices, l'humanité, asservie et surendettée, ne survivra pas à ce siècle.

Flammarion

Extrait de la publication

**INSOL-!
VABLES!**

**INSOL-!
VABLES!**

*Lettre d'espoir au monde
que j'ai quitté*

Flammarion

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-6235-5

Extrait de la publication

Vous écrire quelques mots de mon lointain exil, comme on jette une bouteille dans les courants marins, est une chose dérisoire, je le sais bien – tant d'écueils l'attendent –, mais elle est la dernière que je puisse accomplir, après soixante années de dérisions bien plus grandes encore, qui ont fini, d'apprentissages vains en utopies vaincues, d'espérances humaines en expériences des hommes, par constituer ce qu'on peut appeler une vie.

Alors voilà.

Je vais mourir loin de cette bonne vieille France, loin de cette Europe des banques et des oligarchies, de cette Piste aux étoiles dont vous ne vouliez pas, où les dames et messieurs jonglent avec les discours, nous font des numéros qui n'ont rien de loyal. Ce que je vous demande, c'est de lire cette lettre jusqu'à la dernière ligne, de ne pas me juger, mais de jauger les causes ainsi que leurs méfaits à la lumière

de ce que vous vivez, en connaissance de votre situation, de vos propres angoisses et de vos expériences, ces causes qui m'ont poussé à partir et à changer de vie de façon radicale, à troquer le confort rêvé d'une mort à crédit pour une existence de misère, celle des exilés, des sans-nom, sans-papiers, des peuples en faillite.

Je n'ai jamais été plus courageux qu'un autre, ni même plus audacieux, seulement plus inconscient sur le plan matériel, dans la gestion de mon quotidien, et plus lucide aussi, maintenant que je n'ai plus rien, sur la vacuité insondable de ce carrousel enchanté, de ce parc d'attractions piégé, où tous les managers, où tous les financiers conspirent à nous mettre à la roue, parfois même à la rue, à nous bercer dans la nacelle dont ils sont les propriétaires.

Certes, j'ai été comme vous un citoyen *normal*, si tant est que la chose ait du sens dans un monde devenu inculte, où la normalité est un mythe administratif, travaillant plus que de raison pour sauver une situation, un toit, une famille, une image de moi-même qui n'était pas la bonne, attendant la dernière minute pour remplir ma déclaration, guettant la météo pour savoir comment m'habiller, râlant sur l'injustice lorsqu'elle me concernait, m'apitoyant sur les malheurs des autres qu'on voit à la télé, m'indignant de l'indignité de ceux qui prétendent gouverner autre chose que leurs intérêts, riant aux

guignolades des gentils bouffons adoubés, satisfaits de leur part de marché, prenant tous les petits bonheurs pour en faire une histoire si semblable à la vôtre, angoissant à mi-mois sur la moitié restante, allant voir mes banquières pour m'arranger le coup et parler d'avenir devant un formulaire magique, un de plus, donnant *de la couleur à mes rêves*, les mêmes que les vôtres, du concret à tous mes projets, les mêmes que ceux du citoyen lambda quand il veut, comme les autres, profiter de la vie qu'on lui fait miroiter, qu'on lui fait croire possible, qu'on s'acharne à lui vendre.

Certes, j'ai eu un appartement confortable, une voiture, un téléphone portable, des meubles, un placard de costumes, des rangées de cravates, des piles de chemises, des régiments de pulls, des tiroirs de chaussettes, des sous-vêtements sympas, j'ai même pris un ultime crédit pour m'offrir la dernière Sony, avec son écran plat, aussi plat que ma vie, qui se délitait chaque jour derrière des ordinateurs dernier cri. Certes, une part de moi-même aimait jouer à ça, à la vie ordinaire, avec ses petits arrangements et ses aveuglements, conditionnée par toutes les tentations de la consommation sévère, nominative, intrusive, impérative...

Offrez-vous le meilleur de... Votre projet de rénovation... Votre besoin de trésorerie... Ouvrez un

compte et profitez de... Ne ratez pas les bonnes affaires... Un coup de cœur ? Besoin d'argent ? Urgent, votre surprise vous attend... 30 € offerts... Tentez de gagner un Netbook en jouant à... Une réserve d'argent, ça vous intéresse ? Découvrez nos nouvelles baisses de prix avant les augmentations... Nos crédits innovants, effectuez une simulation...

Simuler, oui, simuler ! On ne saurait trouver proposition plus claire.

Aujourd'hui, j'ai choisi de ne plus me mentir, de quitter cette vie simulée. Assis par terre sous un auvent de tôle à l'autre bout du monde, avec ce souffle humain pour unique richesse – mais mon Dieu, qu'elle est grande, et elle n'a pas de prix ! –, dans l'un de ces villages saisonniers pululant dans les bras du Mékong, l'un de ces lieux dont vous n'entendrez jamais parler dans vos informations, sur vos plateaux de divertissements, car on y meurt de fatigue en silence, de palu ou de cancer chimique, ou noyé simplement, sans cri, sans larmes, avec fatalité, sans intérêt pour vous, même si quelques crevettes, d'une façon ou d'une autre, finiront sur vos tables en queues décortiquées, en sauces odorantes, pour repas exotiques au label équitable – et tellement distingués que j'en vomis déjà –, je vous écris cette lettre, que plus tard je mettrai au propre, pour que celles et ceux d'entre vous

qui ont encore une âme et veulent bien réfléchir un instant aux rouages de notre machine infernale, puissent comprendre pourquoi moi, un homme ordinaire, un sexagénaire respectable, sans casier judiciaire, sans fortune personnelle, et qui me débrouillais plutôt bien dans l'existence, je suis parti un beau jour, laissant tout derrière moi, dans l'espoir d'une vie nouvelle, d'une existence enfin souveraine, humaine, débarrassée, quel qu'en soit le prix à payer, des contraintes matérielles aliénantes, sclérosantes, imposées par les créanciers, les financiers encartés, banquiers voyous et autres organismes – des filiales la plupart du temps –, débitant sur les comptes au rouge savamment programmé, encouragé par des découverts progressifs, automatiques, aux agios autorisés, démesurés, qui poussent à s'enchaîner à de nouveaux crédits comme on rallonge la laisse d'un chien en lui resserrant son collier, toutes les fadaïses consommatrices que l'on a cru vitales à force d'incitations, de racolages, de harcèlements, et que nos revenus ne nous permettaient pas.

Sur ce chemin de croix dans des petites cases, avec nos initiales au bas de chaque page, même les plus illisibles, pas un seul bon samaritain, pas un seul professionnel à visage humain pour vous ouvrir les yeux dans votre solitude et vous aider à vous rétablir avant l'irréversible.

Qu'importe, n'est-ce pas ? Du moment que les intermédiaires empochent des bonus, du moment que l'État encaisse les bénéfices de nos difficultés, de nos souffrances qui, trimestre après trimestre, augmenteront le minuscule sentiment de croissance nationale, le PIB par habitant – cet habitant moyen, virtuel, sans qualité de vie ! –, et regonfleront le moral des ménages, de ces pauvres ménages endettés – certains tremblants à l'idée du chômage, de la séparation, acceptant toutes les compromissions, toutes les humiliations, toutes les oboles salariales pour des corvées tordues ; d'autres à la rue, ayant sauté le pas, franchi le cap d'insolvabilité, d'autres encore au bord du suicide, avec cette idée en tête chaque jour –, dont on se contrefiche en dehors des bons chiffres et des bonnes statistiques qui font la bonne santé financière d'un pays, sa fiabilité, et lui permet surtout, bien sûr, sous l'œil borgne des agences de notation, de s'endetter lui-même à bon compte – AAA ! – pour sauver comme nous ses belles apparences, le train de vie de ses oligarques, de ses grands serviteurs, de ses grandes familles, ses masques et ses trompe-l'œil pour investisseurs exotiques. Qu'importe, n'est-ce pas ? Ces dettes nationales, cette bulle colossale qui apporte aux plus riches l'oxygène de ce jour,

d'autres s'en chargeront, d'autres les rembourseront plus tard : les enfants et petits-enfants des ménages, qui seront en ménage eux aussi, endettés à leur tour d'un argent qu'ils n'auront pas vu, forcément, et qui voudront encore profiter de la vie, de ce qu'il en restera, de ce que les marchands de rêves empoisonnés – filles et fils d'actionnaires, de grands patrons et d'anciens gouvernants dont on aura oublié les prénoms : le premier Lagardère, Dassault, Servier, Pasqua, Bolloré, Baroin, Bouygues ou Wendel, c'était quoi déjà, tous ces grands autodécorés d'une légionellose incestueuse ? – continueront à vouloir leur en vendre, encore et encore, et qu'ils pourront rembourser *par petites mensualités*, quand toute liberté individuelle sera morte sous le poids d'obligations légales qui ne leur laisseront aucune chance.

Les riches seront plus vieux, plus cyniques et toujours plus riches, plus méprisants à l'égard des pauvres, qui seront plus nombreux, plus jeunes et toujours plus pauvres, et à qui une indignation raisonnable, respectable, à l'ancienne, si leurs cerveaux disponibles ne sont pas trop moisis par la collaboration à leur perte, ne pourra plus suffire à donner du sens à leur vie. Le désespoir et l'exaspération, comme en Tunisie, en Égypte, comme dans toutes les révolutions des jeunesse opprimées, exploitées, renverseront les murs au lieu de les taguer.

Mais pour moi, entrant dans une vieillesse condamnée à la pauvreté, prisonnier de tous les collets dans lesquels on m'avait poussé, dans lesquels aussi j'avais mis le pied par faiblesse et facilité, prisonnier de tous les formulaires avec ma signature – parfois méconnaissable, tant j'étais en état d'ivresse, comateux, devant des prêteuses et prêteurs feignant de ne rien voir, indifférents aux risques, intéressés à ma seule agonie qui leur faisait du chiffre, ravis de leurs nouveaux contrats me piégeant plus fort, plus longtemps –, captif de tous les contentieux passés, en cours ou à venir, des avis d'impayés en piles au pied du lit, où je dormais tout habillé, exsangue, des coups de fil matinaux de mes responsables de comptes moralisatrices, commerciales incompetentes maquillées en banquières, et faisant tournoyer d'aguicheuses solutions miracles, racoleuses, packagées par des spécialistes, comme autant de pommes à croquer, des lettres recommandées de toutes les couleurs que je n'ouvrais même plus, que je rangeais par taille dans un coin de cuisine, des semonces d'huisiers sur lesquelles je prenais des notes, gribouillais un bout de projet, le début d'une idée, pour moi, oui, qui ne pouvais plus respirer, qui ne dessoûlais plus tant j'étais à bout de forces, croulant sous les angoisses et pensant au suicide à chaque verre descendu, qui ne savais plus ce

que je faisais ni ce qu'il fallait faire, qui tombais dans les cabinets où je me pissais dessus avant de filer à la banque me faire ligoter d'un nouveau crédit, camisole renouvelable, pour redresser la barque, pour financer des projets d'avenir – Ah ! Ah ! Ah ! –, tout maintien en activité, le museau à fleur d'eau, si j'ose dire, pour rester redevable, dans le camp des pigeons solvables, multimajorés, me jetant sous le travail quand je pouvais donner le change, relevait purement et simplement de l'acharnement thérapeutique, de la non-assistance à personne en danger.

Je ne manque pas de témoins, ni même de médecins, pour dire mon état d'alors, ce serait une ligne de défense s'il devait m'arriver malheur, si j'étais contraint à survivre et à rendre des comptes aux charlatans ubuesques d'un système pitoyable, à la danse macabre de mes assassins. Ce pourrait être aussi, un jour, un bel angle d'attaque...

Quand je repense à cette période sombre de mon existence, bien plus sombre que celle d'aujourd'hui où la liberté et la lucidité m'accompagnent dans ma misère, j'ai l'impression qu'elle n'est pas réelle, que c'est un autre qui l'a vécue, traversée, un type ordinaire, un Français moyen qui a essayé de faire comme tout le monde, de se débrouiller pour boucler

les fins de mois, qui s'est engouffré sans malice dans les pièges à crédits qu'on lui avait tendus, ceux-là mêmes qui, à grande échelle, font vivre les écuries bancaires, leurs propriétaires, leurs jockeys, leurs écuyers, leurs vétérinaires obscurs et leurs bookmakers, et leur permettent de spéculer sans le moindre scrupule – elles n'en ont jamais eu et n'en auront jamais, pourquoi en auraient-elles ? Elles sont le fer de lance des exterminations ! –, d'aller porter la ruine sur d'autres champs de courses, sur d'autres continents, et dans tous les secteurs, et la mort, pourquoi pas, si elle est bien roulée, si elle négocie ses contrats en dollars sans trop laisser de traces sur les jolis cols blancs des industriels en troupeaux dans la soute à bagages des avions officiels.

Aujourd'hui, je ne veux plus me taire, non pour plaider mon cas dont le sort est scellé – la vie que je connais et la mort qui s'avance me conviennent d'ailleurs tout à fait, tel était mon destin, et j'en rends grâce à Dieu ! –, mais pour aider celles et ceux qui n'ont ni ma force ni ma chance, et ne commencent qu'à peine à mettre le pied dans le piège, à se sentir en difficulté, en fièvre le matin, en danger de rupture le soir, menacés de fausses solutions et de conduites extrêmes que ni leur

nature, ni leur culture, ni leur foi, ne leur permettront d'assumer, de comprendre, de vivre avec sérénité.

Notre vie est unique, n'en déplaise aux statisticiens, aux sondeurs, aux prévisionnistes, aux jongleurs de tendances, de graphiques et de camemberts, dont on a vu la pertinence, avec leurs petits cartons dans les bras – calculette, sandwich, recettes pour gagner plus et beaucoup plus vite, lettre de licenciement et photos de maman – sur les trottoirs de Lehman Brothers et autres trafiquants notoires, hagards, débousolés, ne sachant même plus où ils ont garé le 4x4 ou la Porsche qu'il leur faudra revendre au tiers de sa valeur.

Notre vie est unique, et elle nous appartient tout entière, il ne faut pas la perdre pour sauver des valeurs qui ne sont pas les nôtres et des murs qu'on bâtit sur les rêves des autres, *les leurres* dont ils nous abreuvent, il ne faut pas la vendre à des marchands de vide et de mort, à des dealers de consommations compulsives, sans répit excitées, et de satisfactions immédiates qui ne suffiront jamais à nous faire connaître le Bonheur.

Mon histoire, elle est simple. Elle est celle d'un homme, un provincial, qui gagnait normalement sa vie dans une profession libérale, qui avait même une réputation dans sa spécialité,

qui aimait l'insouciance de cette existence où l'argent, d'une manière ou d'une autre, finissait toujours par rentrer et par boucher les trous, toujours autorisés à des taux qui m'importaient peu, par combler les excès des mois précédents, excès qui ne me semblaient en rien excessifs dans le contexte autiste qui était le mien. Je ne me posais aucune question existentielle majeure, je vivais, c'est tout, dépensant, sans m'en rendre compte, un peu plus d'argent chaque mois que mon travail ne m'en rapportait : vêtements de qualité, restaurants sympathiques, nouvelles technologies, factures téléphoniques, forfaits *illimités* mais toujours dépassés, invitations amicales à des tablées joyeuses, petits hôtels discrets pour rencontres imprévues, objets originaux, coups de cœur esthétiques, occasions à ne pas rater, brocantes, grands magasins, accessoires excentriques, meubles design, bonnes bouteilles entre amis, ou verres en solitaire dans quelques bars de charme, quelques plantes exotiques, et bien sûr, bien sûr : remboursements mensuels de mes premiers crédits, celui de la voiture, puis du home cinéma, celui des beaux ordinateurs Apple, ceux de la Fnac, et les deux des deux banques (il y en aura trois ou quatre par la suite, et dans chacune d'entre elles), auxquels il fallait ajouter les frais courants – nourritures du frigo, provisions du congélateur, chauffage, électricité,

essence, déplacements à Paris, impôts sans subterfuges, sans déductions pour riches (les niches et leurs petits calculs permettant de léser légalement les services publics me rendaient claustrophobe) –, plus le loyer, d'abord, avant que j'achète un appartement, le remplaçant ainsi par une traite similaire, ou à peine supérieure, avec le sentiment d'avoir un toit à *moi* et de vivre *mon* rêve.

Las ! Rien ne peut être à soi quand il faut s'endetter pour pouvoir l'obtenir, et s'endetter encore pour vouloir le garder, ça et les nouvelles choses qu'on aura pu acheter avec les reliquats de prêts, les *réserves de trésorerie* – appellation honteuse –, que les dealers de crédits jouent à nous faire goûter, dès lors que l'on possède, qu'ils savent où nous trouver. Rien ne peut être à soi, rien ne peut être vrai, dans ces décors désarmants de béton et de carton-pâte que nous construisons à crédit, à l'orée de la misère du monde, angoissant chaque mois de ne pouvoir les rembourser, ces décors encombrés d'accessoires et de costumes d'époque que l'on joue à accumuler dans les placards, sur les tables et sur les étagères, à planter sur les balcons, déterrer chez les antiquaires, à montrer avec fierté à d'autres figurants, tout cet environnement fictif, consensuel, toute cette intimité sociale, et ces merveilleux instruments de communication,

toutes ces fonctions modernes, polluantes, dont on aura appris à se servir avec une fierté vaine, à devenir dépendants, fidèles abonnés d'un système qui nous aliène, nous les humains, qui nous déshumanise pour son seul profit, d'une machinerie capitaliste dont le spectacle, à **moins de refuser d'en être**, ne s'arrêtera jamais avant la catastrophe finale, l'extinction de l'espèce, la tombée prochaine du rideau.

J'ai vécu comme tant d'autres, et comme vous aujourd'hui peut-être, dans cette illusion de la propriété ou de la possession – de *l'appropriation psychologique des produits*, comme disent les spécialistes –, ce mirage des biens personnels couverts par des assurances sans limites, alors que j'étais locataire du monde qui m'entourait, des fleurs que je voyais pousser, des habits que je portais sur moi, des moyens qui me transportaient, des aliments que j'avalais, de la chaleur les mois d'hiver et des boissons fraîches en été, des télécommandes valorisantes, du temps à mon poignet, et jusqu'au lit dans lequel je dormais, de plus en plus mal je dois dire. La nuit, souvent, je me réveillais en tremblant, le tee-shirt trempé de sueur, je faisais des calculs, avec cette lucidité que seule la nuit sait nous apporter, mais qui se dissipe au matin,

nurseries, ses trafics de larves et de reproducteurs, ses cuves de grossissement intensif où l'on engraisse la crevette à pattes blanches de toutes les saloperies du monde – farines animales chinoises hormonées, détritiques organiques pollués aux pesticides, granulés innommables chargés d'antibiotiques... –, avant de la mettre en barquettes voguant joyeusement, sous étiquette de complaisance, vers les appétits insatiables d'Occidentaux *bien élevés*.

Je ne veux plus penser, cauchemarder, à une humanité absurde, monstrueuse, qui demain serait faite de mollusques dégénérés et de crevettes molles – 9 milliards d'insolvables, corvéables à jamais, asservis par des criminels et des fous aux fallacieuses raisons d'État.

J'ai peur, oui, j'ai peur.

Et cette peur, croyez-moi, elle est tout aussi grande que mon dernier espoir.

Mise en pages par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000440.N001
Dépôt légal : mai 2011